

LA BANQUETTE SPATIALE

Organique ou anthropomorphe, en plastique dur ou gonflable, le mobilier des années 60 s'inspire de la conquête de l'espace. Une révolution d'intérieur, popularisée notamment par «2001, l'Odyssée de l'espace» de Stanley Kubrick.

Libération · 29 sett. 2018 · Par ÈVE BEAUVALLET

Le 27 septembre 1968. A l'heure où les ménages bourgeois se meublent encore majoritairement en Louis XVI, en Regency, en Empire ou en Moderne, les Français découvrent sur les écrans de cinéma 2001, l'Odyssée de l'espace. Un big bang cinématographique, bien sûr, mais aussi un formidable porte-voix de la révolution formelle, esthétique et politique en cours dans le design. Le film de Stanley Kubrick compte 35 décorateurs, 20 spécialistes en effets spéciaux, deux recrues de la Nasa, mais aussi une poignée de grandes signatures de l'ameublement, en pleine rupture avec les codes du modernisme du Bauhaus et du fonctionnalisme des années 20: les Français Olivier Mourgue (avec ses fauteuils Djinn) et Pierre Paulin (avec son siège Mushroom), dont le mobilier psychédélique aux couleurs pétaradantes vient d'être starisé dans Oscar (1967) avec Louis de Funès. Mais aussi le Finno-Américain Eero Saarinen (avec les courbes de sa série «Tulip»).



Autant de pièces dont le film accélérera le processus d'iconisation, au point qu'elles continuent d'imprimer l'imaginaire des réalisateurs de science-fiction d'aujourd'hui. «Ces pièces sont des rockstars du design, résume Mélissa Mariller, designer et auteure d'un mémoire sur l'annonce d'un futur par le design de mobilier (1). Regardez, par exemple, la série Maniac produite cette année par Netflix : elle joue sur une ambiguïté temporelle, on n'arrive pas trop à dater l'action, mais la plupart du mobilier s'inspire clairement de la décennie 60-70 et regorge de références aux Paulin et aux Mourgue. Il faut aussi préciser

qu'une partie du mobilier de 2001... existe depuis près de dix ans quand Kubrick l'utilise. La chaise Tulip, éditée par Knoll, date de 1958 et fait déjà une apparition dans la série Star Trek en 1967. C'est presque déjà du rétrofuturisme !»

ÂGE ATOMIQUE

Car même si le film lui offre une vitrine mondiale et grand public, la space odysée domestique commence bien avant la fin septembre 1968. Après la Seconde Guerre mondiale, les entreprises se lancent dans une fulgurante course à l'innovation, en étroite collaboration avec une nouvelle génération de designers qui, pour beaucoup, viennent de l'architecture. Olivier Mourgue s'allie ainsi à l'entreprise française Airborne, Pierre Paulin travaille avec des fabricants de maillots de bain pour mouler ses sièges avec le jersey le plus performant. Au cours des années 50-60, l'arrivée du plastique et de la fibre de verre permet de produire des images jusqu'alors fantasmées, de modeler des formes courbes, épousant l'imaginaire de la conquête spatiale et de l'âge atomique. «Les objets de la vie quotidienne, frigo, grille-pain, etc., s'inspirent des formes des casques de cosmonautes, par exemple», rappelle encore Méli

Mariller. Ainsi voit-on naître des créatures organiques, inspirées du végétal, comme cette fameuse Tulip Chair d'Eero Saarinen, mais aussi du mobilier anthropomorphe, qui invite à d'autres interactions entre l'assise et le corps. C'est la singularité de la série «Djinn» d'Olivier Mourgue, avec sa structure tubulaire en acier et sa mousse en polyester capable de faire ressembler une chaise longue à un chromosome. Stanley Kubrick l'utilise à la fois pour son imaginaire «nouvelles technologies» mais aussi pour sa connotation spirituelle, si l'on en croit Méli Mariller: «Dans la culture musulmane, le mot djinn désigne des êtres surnaturels aptes à se transformer en différentes formes. Et en effet, le mobilier d'Olivier Mourgue donne presque l'impression de pouvoir manipuler les hommes. C'est le thème principal de 2001...» L'après-guerre voit aussi émerger dans la sphère publique une technologie inédite jusqu'alors, développée par les armées américaines et britanniques. Alors que l'on envisage l'air non seulement comme le plus léger des matériaux, mais aussi comme le plus puissant, arrive l'hégémonie du gonflable. Richard Buckminster Fuller et Frei Otto sont, dès les années 50, les pionniers de la réflexion autour des structures pneumatiques, déployée ensuite dans les années 60 chez les métabolistes japonais ou chez Archigram, collectif britannique d'avant-garde qui puise dans la science-fiction et la bande dessinée pour ouvrir l'architecture à la culture pop naissante. A partir des années 60, ce qu'on expérimentait encore, côté gonflable, sur les chars, les gilets de survie, les zodiacs ou encore les ponts, est appliqué aux infrastructures et équipements civils – pavillons d'expositions, piscines ouvertes, équipements sportifs... L'utopie, alors, est de reconditionner la ville du futur pour une société de masse en mouvement permanent. «Le gonflable épouse complètement la contestation de l'époque, indique Valentina Moimas, conservatrice aux collections Architecture du centre Pompidou et commissaire de la future exposition sur le gonflable du centre Pompidou de Malaga. Facilement démontable, léger donc transportable, participatif – on trouve alors des publications américaines pour apprendre à faire son propre objet gonflable –, des coûts bas, une dimension d'expérience...»

HYMNE À L'ÉPHÉMÈRE

Et voici proclamé le règne du jetable, valeur repoussoir aujourd'hui mais qui n'en reste pas moins, à l'époque, un gros doigt d'honneur adressé aux canons de l'ameublement bourgeois, au mobilier comme valeur de placement. On découvre alors, en 1964, le fauteuil de Bernard Quentin, premier objet complètement gonflable, puis le modèle Blow, premier fauteuil gonflable à être produit en série (1967) et à connaître un succès international, modelé par le trio de designers et architectes milanais De Pas, D'Urbino et Lomazzi – également auteurs de Joe Sofa, ce canapé en forme de gant démesuré, en hommage au joueur de base-ball américain Joe DiMaggio. Ces radicaux affiliés à l'Antidesign entendent signer, avec leur fauteuil gonflable, un véritable hymne à l'éphémère.

A l'international, ce virage futuriste et pneumomaniaque trouve ses plus fantasques ambassadeurs chez les Italiens. C'est l'hégémonie des maisons d'édition Zanotta, Flos ou encore Cappellini, avec leurs meubles-manifestes, en totale rupture avec la trinité «fonction-utilité-beauté», garante du bon goût moderniste. Mais la France n'est pas en reste, elle qui vit naître une autre entreprise de démocratisation du design futuriste quelques mois avant la sortie de 2001, l'Odyssée de l'espace. Pour l'inauguration du centre commercial de Parly 2, l'enseigne Prisunic présente une maison ovni conçue par Jean Maneval et lance un pavé dans la mare avec son premier catalogue de vente de mobilier moderne par correspondance, en avril 1968. Une aventure dans laquelle embarquent entre autres Raymond Loewy, pape et père du design industriel, et Olivier Mourgue, dont le mobilier peuple alors les plateaux de Kubrick.

Surtout, c'est l'époque où émerge Quasar Khanh, génial inventeur de la gamme «Aerospace» en 1967, dont les différents modèles – Satellite, Apollo, Venus, Pluton, Jupiter – sont proposés en plastique transparent, bleu, rouge, jaune, gris fumé ou orange, celui qui se vendra le plus. Un tube de la pop culture, au sujet duquel Qhasar Khanh écrit : «L'air est constructible : matière englobant toutes les autres matières, il peut être contenu au lieu d'être rempli et servir ainsi de brique élémentaire.» Comme les pièces de Paulin ou de Mourgue avec le film de Kubrick, les deux créations stars de la vie gonflable que sont le fauteuil Blow et la gamme «Aerospace» ont toutes deux été intronisées par le cinéma. Même si «intronisées» n'est sans doute pas le mot, tant les deux films où elles figurent leur réservent un sort ambigu. En 1969 dans le Cerveau, le réalisateur Gérard Oury dégonfle Blow de manière gaguesque, à coups de cigare écrasé sur l'accoudoir, pour la fameuse scène de la piscine avec David Niven et Eli Wallach. En 1968, le décorateur Agostino Pace utilise Aerospace pour meubler la chambre «étouffante» de Chloé dans la première adaptation du roman de Boris Vian l'Écume des jours, réalisée par Charles Belmont. Presque une préfiguration du regard porté par l'époque actuelle sur cette utopie plastique fantastique, mais si peu écolo. •

(1) Histoires d'objets fantasmés, histoires fantasmées d'objets de Mélissa Mariller. Beaux-arts de Lyon, 2015.

Le règne du jetable, valeur repoussoir aujourd'hui, n'en reste pas moins un gros doigt d'honneur adressé alors aux canons de l'ameublement bourgeois.